

Image et nation - Gaie et lesbienne Images, ville et vie en rose

André Lavoie

Volume 12, numéro 2, février-mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1993). Image et nation - Gaie et lesbienne : images, ville et vie en rose. *Ciné-Bulles*, 12(2), 23-26.

Images, ville et vie en rose

par André Lavoie

Le plus blasé des observateurs de la scène culturelle québécoise aura sans doute noté que certains événements, les festivals de films par exemple, miment, avec un sans gêne parfois consternant, les plus mauvaises habitudes de l'arène politique canadienne. En ces temps d'animosité constitutionnelle, les représentants du peuple s'entêtent à dénoncer le moindre écart de conduite d'un collègue ou l'absurdité d'une loi qui va à l'encontre des intérêts supérieurs de la nation ou d'une certaine société distincte. C'est ainsi que des concepts vidés de leurs sens parce que trop souvent rabâchés, tels le partage des pouvoirs et les chevauchements de juridictions, prennent tout à coup une couleur particulière dans le petit monde des manifestations cinématographiques montréalaises.

L'automne, période de grande abondance pour le cinéophile qui trouve difficilement son compte lors de la saison chaude pour faire le plein d'images venant d'ailleurs que de Hollywood, a de nouveau salué le retour de plusieurs festivals dont la popularité ne se dément pas. Mais voilà qu'alléché peut-être par l'engouement du public, de nouveaux venus souhaitent aussi se tailler une place. Avec une absence quasi totale de coordination, le tout jeune Festival du cinéma fantastique, parrainé par l'incroyable Roland Smith, a convié le public cinéophile au moment même où la joyeuse bande à Claude Chamberlan faisait de même pour la 21^e édition du Festival du nouveau cinéma et de la vidéo. Pour ajouter à l'absurde de la situation, dans un marché rachitique où tous les coups bas semblent permis pour survivre, voilà que «le Festival à Chamberlan» proposait un volet de films et de vidéos gais et lesbiens alors que peu de temps après débutait Image et Nation, cinquième édition d'un événement consacré à ce cinéma. À la défense du Festival du nouveau cinéma et de la vidéo, il faut souligner que l'organisation fut toujours très encline depuis sa fondation, et non par

simple effet de mode, à présenter le cinéma gai et lesbien, qui sort à peine aujourd'hui de son interminable purgatoire. Bref, bien des grincements de dents, quelques déclarations de guerres suivies de mea culpa, et le marathon des festivals pouvait débiter. Pour la plus grande joie des cinéophiles boulimiques et de ceux avides d'un cinéma différent, d'un cinéma qui se risque à voir «la vie en rose».

La programmation du Festival du nouveau cinéma et de la vidéo ainsi que celle d'Image et Nation était particulièrement riche et stimulante. En témoignait le public nombreux et captif qui ne s'est pas fait prier pour assister à l'une et l'autre des manifestations, sans rechigner sur «ces chevauchements de juridictions» qui permettaient ainsi une abondance longtemps désirée. Et qui dit abondance dit aussi coups de coeur, surprises, déceptions et maux de têtes. Confrontant tous les genres et tous les formats, les cinéastes gais et lesbiennes, malgré une marginalisation certaine de leurs oeuvres dans les circuits officiels de diffusion, prouvent qu'à l'instar de leurs collègues *straight*, ils sont capables du meilleur et du pire, des audaces les plus surprenantes comme du conformisme le plus stérilisant.

Un brin d'audace, beaucoup de culot, voilà qui ne semble pas faire défaut à Zig Gron, vidéaste américain né à Détroit, mais vivant, grand bien lui fasse, en Californie. Après avoir «clippé» la chanteuse canadienne Jane Siberry avec **Everything Reminds Me of My Dog**, Gron s'est attaqué à un projet plus personnel et nettement plus ambitieux : l'évolution sexuelle d'un jeune garçon, coincé entre une famille de fous et un quartier sordide. **Mono Playhouse** examine donc dans un style décapant cette trajectoire parsemée d'essais et d'erreurs où le très névrosé Tommy se retrouve confronté à des personnages nettement plus «libérés» que lui, du moins sexuellement. Incapable de vivre une sexualité hétérosexuelle pleinement satisfaisante, Tommy se réfugie dans la facilité des plaisirs solitaires, excluant du coup partenaires et amoureuses potentielles.

Loin de reprendre à la lettre les théories freudiennes du comportement sexuel, **Mono Playhouse** donne à voir, avec une ironie non dissimulée, le douloureux passage de l'enfance à l'âge adulte d'un garçon peu sûr de lui, évoluant dans un univers névrotique qui ne l'aide en rien. Avec un sujet pareil, il y aurait de quoi exciter quelques fonctionnaires du ministère de l'Éducation en mal de matériel pédagogique, mais Gron s'est d'abord fait plaisir avant de faire oeuvre de



Lynn Adams et Stephanie Morgenstern dans *Forbidden Love* d'Aerlyn Weissman et Lynn Fernie

conscientisation. S'appropriant tous les rôles, de Tommy à la mariée nymphomane en passant par le cousin pervers, utilisant à fond la carte de l'humour *camp* où le travestisme et un jeu outrancier, maniéré, sont à l'honneur, le vidéaste se paye ici un formidable délire doublé d'une douce revanche sur le dos des hétérosexuels. Un juste retour des choses.

Nombreux sont les documentaristes qui ne considèrent plus l'homosexualité comme un sujet «en soi», comme une «anomalie» dont il faut circonscrire tous les aspects pour développer la tolérance chez le spectateur. Loin d'y voir les signes précurseurs d'une plus grande ouverture au cinéma, il faut bien admettre que la télévision a finalement emboîté le pas et que les «témoignages» d'homosexuel(le) y sont devenus monnaie courante. Reculer les frontières de la pudeur et de l'intime plutôt que de s'en tenir à la seule affirmation d'une orientation sexuelle «distincte», voilà le pari tenu — et gagné — par Debbie McGee dans *Toward Intimacy* et Marlon T. Riggs avec «**Non, je ne regrette rien**», joli clin d'œil à la Piaf. Ces documentaires vont au-delà de la question homosexuelle, en donnant la parole à ceux qui subissent les affres d'une double ou d'une triple marginalisation, comme dans le film de Riggs.

Sans faux-fuyants, avec une franchise que certains auront sans doute du mal à digérer, Debbie McGee se

montre attentive à des femmes handicapées qui évoquent les hauts et les bas de leur vie sexuelle et émotive ainsi que les nombreuses luttes qu'elles ont menées pour vivre et aimer «comme tout le monde». On retiendra surtout le témoignage d'une jeune fille, sourde de naissance, ayant caché longtemps son lesbianisme à défaut de camoufler son handicap. Elle admettra d'ailleurs que sa surdité fut un frein majeur à son épanouissement personnel et qu'une fois passé le cap de l'acceptation, son orientation sexuelle est vite devenue une évidence qu'il ne fallait plus nier.

Moins épanouis sont les protagonistes du film de Marlon T. Riggs, dont le combat s'installe sur trois fronts à la fois. Noirs, homosexuels et séropositifs, ils commentent, parfois avec ironie, souvent avec lucidité, l'ostracisme permanent dont ils sont l'objet dans un pays où la liberté semble surtout celle des Blancs hétérosexuels et bien portants. Alors que 30 p. 100 de la population américaine n'a pas accès, faute de moyens, à des soins de santé adéquats et que le racisme continue de faire des victimes dans les deux camps (les émeutes de Los Angeles préfigurent-elles des lendemains encore plus sombres?), le film de Riggs arrive à point nommé, lui qui n'a de cesse, depuis *Tongues Untied* (1989), de mettre de l'avant un véritable point de vue *black* sans pour autant donner dans le «juste pour nous autres». Une leçon que devrait retenir Spike Lee.

Malgré une approche similaire du sujet traité et l'omniprésence des «têtes parlantes» dans les deux films, il faut bien admettre que le produit final est nettement plus léché chez Marlon T. Riggs que chez Debbie McGee. Riggs ne s'est pas contenté de planter sa caméra devant son sujet: visages en partie camouflés, éclairages soignés, surimpressions de photos à même les plans où interviennent les protagonistes, le forme du film envoûte malgré la dureté du propos. Ce qui n'est pas le cas avec **Toward Intimacy** où les plans à saveur télévisuelle sont la norme. Encore ici, la réputation de l'O.N.F., parfois surfaite, parfois méritée, comme lieu de prédilection pour les «films de C.L.S.C.» ne risque pas de disparaître de sitôt.

Aerlyn Weissman et Lynn Fernie, quant à elles, n'ont certes pas conçu **Forbidden Love** dans le seul but de faire la tournée de tous les C.L.S.C. de la planète, même si elles se retrouvent sous l'aile protectrice de l'Office. Film d'ouverture d'Image et Nation, ouverture qui coïncidait d'ailleurs avec celle du premier colloque québécois d'études gaies et lesbiennes intitulé *la Ville en rose*, **Forbidden Love**, comme son titre le laisse deviner, plonge au cœur d'une époque où la sexualité était un sujet tabou, et l'homosexualité le pire des crimes. Weissman et Fernie offrent une tribune privilégiée à des lesbiennes qui ont connu l'obscurantisme des années 50, de Vancouver à Montréal en passant par Toronto. Elles lèvent le voile sur tout un univers féminin jusque là méconnu, fort éloigné des images pieuses et des portraits de familles exemplaires que l'histoire officielle nous renvoyait jusqu'ici. En toute franchise, ces femmes racontent l'appivoisement de leur homosexualité alors qu'elles étaient souvent mariées avec quelques enfants sur les bras, et la découverte du milieu lesbien, déjà fortement codifié, fonctionnant selon ses propres règles, invisible au commun des mortels mais bien connu du corps policier et de la mafia.

La prise de conscience de ces femmes hors du commun qui ont refusé de nier une partie d'elles-mêmes s'est faite, entre autres, grâce à la lecture de romans de gare où l'univers lesbien était décrit dans le menu détail et avec quelques — énormes — pointes d'exagération. À la seule lecture des titres, le ton est déjà donné : *Venus Lesbos*, *Girl's Barrack*, *Man Hater*, etc. D'un bout à l'autre, le film se retrouve émaillé des pages couvertures de ces curieux romans où la lesbienne est souvent représentée

comme la version sur deux pattes de la mante religieuse. Préjugés qui font d'ailleurs leur nid dans une dramatisation de ces intrigues tordues où une jeune fille innocente se laisse séduire par une «femme d'expérience»: pas toujours convaincant mais a le mérite d'appeler un chat un chat. La portion documentaire emporte plus facilement notre adhésion.

Dans **Masculin-féminin** de Jean-Luc Godard, Jean-Pierre Léaud s'amuse à faire la morale, en plus de lui assener quelques coups, à un homosexuel qu'il a surpris en pleine séance de voyeurisme dans les toilettes d'un café. Voilà le genre de scènes pas très *politically correct* qui ne rebutent pas Gregg Araki, cinéaste ouvertement gai, fan invétéré de Godard et pas prêt à signer une suite de **Making Love** ou de **Longtime Companion**. Les bons sentiments à la tonne et des personnages homosexuels qui s'excusent d'exister, très peu pour lui. **The Living End**, son troisième film, ne pourra rallier à sa suite les tenants du *safe sex* et les disciples de la «bonne image» gaie: adoptant un ton irrévérencieux et une écriture cinématographique peu racoleuse, Araki laisse de côté les conseils de santé publique pour nous donner à voir deux personnages qui n'ont plus rien à perdre, pas même leur vie.

Se sachant séropositif, Luke (Craig Gilmore), sombre peu à peu dans la déprime avant de faire la rencontre d'un démon blond, Jon (Myke Dyti), bandit de grand chemin, éternel charmeur, lui aussi séropositif. Pour sauver sa peau, Jon fusille trois voyous qui voulaient en finir avec la sienne; pas de

DU 25 MARS AU 3 AVRIL 1993

LA MONDIALE



DE FILMS ET VIDÉOS

PRODUCTIONS RÉALISÉES PAR DES FEMMES

709, RUE DE LA SALLE, QUÉBEC, CANADA, G1K 2V6
TÉL.: (418) 647-0147, TÉLÉCOPIEUR: (418) 648-9201

doute possible, nous sommes bel et bien à Los Angeles... En prenant la fuite, Jon fait la rencontre de Luke qui l'héberge chez lui, un peu contre son gré. Incapable de contenir sa rage, multipliant les actes de violence, Jon n'a d'autre choix que de quitter la ville, entraînant Luke dans sa course folle. Notre couple d'amoureux mal assortis commence donc un périple à travers la Californie où s'entremêleront moments d'euphorie, vols de banques, tentatives de suicide et menaces de ruptures. Dans l'ordre et dans le désordre...

Malgré une surenchère parfois agaçante d'effets provocateurs pour jouer à l'*angry young man* (les scènes de sexe sans le port du condom ont d'ailleurs choqué plus d'un spectateur), Araki apporte une véritable bouffée d'air frais à l'imaginaire gai en nous montrant des homosexuels en cavale, sans foi ni loi, déterminés à aller au bout d'eux-mêmes et se passionnant pour autre chose que la décoration intérieure ou les chansons de Donna Summer. Et si **The Living End** emprunte abondamment à la mythologie du *road movie*, curieux croisement d'**Easy Rider** et de **Thelma and Louise** avec quelques pointes du côté de **Bonnie and Clyde**, cela n'enlève rien à son efficacité et au plaisir qu'on y prend à découvrir un cinéaste dont le meilleur reste à venir.



Craig Gilmore et Mike Pyti dans **The Living End** de Gregg Araki

Le milieu homosexuel multiplie les cultes à des icônes et des idoles de la culture populaire; elles se dénombrent par dizaines, allant de Marilyn Monroe à Bette Davis en passant par Barbra Streisand et Elisabeth Taylor. Les films-fétiches ont également la cote, et quelque part entre **Queen Christina** et **Cleopatra** loge **The Wizard of Oz** de Victor Fleming avec Judy Garland. Le cinéaste new-yorkais Mark Christopher, qui semble connaître ses «classiques», s'empare des souliers magiques de la candide Judy et les parachute dans le milieu homosexuel de la métropole américaine. Dans **The Dead Boys Club**, ils se retrouvent sur les pieds du jeune Toby, encore malhabile à saisir les codes et à mimer les comportements de la faune homosexuelle. Grâce à une paire de souliers que son cousin lui conseille prestement d'enfiler, le timide Toby se transforme en chat de ruelle et en Valentino de pacotille. Et à défaut de rencontrer de méchantes sorcières et des lions efféminés, notre héros poursuit tout de même sa route en bonne compagnie et ne sera pas en manque de sensations fortes.

Ce court métrage sans prétention qui mélange, pas toujours avec bonheur, la fantaisie la plus pure avec quelques événements plus dramatiques, tels les funérailles d'un ami victime du sida, déclenche malgré tout plus d'un rire. On ne verra pas de mal à ce que Christopher s'amuse à tirer un portrait parfois hilarant d'un micro-milieu qui vit souvent en vase clos et aime se draper des oripeaux de la victime. Bien que la communauté homosexuelle ait parfois de bonnes raisons de le faire...

Cette veine humoristique sera d'ailleurs reprise chez d'autres cinéastes comme Mark Rappaport avec **Rock Hudson's Home Movies** et Jan Oxenberg et son **Thank You and Goodnight**. Le premier fouille très ironiquement la filmographie de l'acteur Rock Hudson pour y chercher les traces d'une homosexualité longtemps camouflée, alors qu'Oxenberg, suivant les derniers jours de sa grand-mère, s'interroge, avec un humour jamais déplacé, sur l'impact de cette mort annoncée dans sa famille et dans sa propre vie.

Sans pourtant verser dans l'humour démagogique comme le pratiquent certains humoristes québécois ou se complaire dans un pathétisme stérilisant, les cinéastes gais et lesbiennes, après la belle époque du militantisme tous azimuts, semblent tracer, lentement mais sûrement, une nouvelle voie entre le *mainstream* qui veut plaire à tout prix et l'*underground* en circuit fermé. Un signe de santé pour une communauté qui en a bien besoin. ■